

Jean DARRIG

La Vengeance m'appartient

Éditions Provence-Polar

EAN-papier : 9791092940169

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 2015

Le présent ouvrage est paru en version epub

sous le titre : « Chambre 107 »

EAN : 9791092940152

AVERTISSEMENT

Ce roman est un récit de pure fiction. Les personnages centraux n'ont aucun rapport avec la réalité. Dans le déroulement de l'intrigue, tout rapport avec des personnages ayant existé serait totalement fortuit.

1

La vengeance m'appartient
(Deutéronome 32 : 35)

— Allez, José, encore un peu de champagne ?

— Non, Mireille, tu sais bien que, quand je conduis, j'évite de perdre des points sur mon permis ! Tu es gentille mais je préfère m'abstenir. En tout cas, ton tian était délicieux !

José Crémadès avait passé une excellente soirée chez ses amis d'Eguilles. Mireille et Etienne mettaient les petits plats dans les grands pour lui faire un peu oublier Janine, l'épouse de José, et le chagrin de sa disparition. La température avait été idéale pour dîner sur la terrasse d'où l'on avait une vue magnifique sur la plaine, avec, au loin, le viaduc du TGV qui donnait la réplique à l'aqueduc de Roquefavour.

Dans ces moments bleus, ils se sentaient vraiment quatre. Janine était tellement là dans leur cœur que sa présence était presque palpable. L'équilibre était retrouvé et le chagrin s'atténuait. Ils passaient de longues minutes sans parler comme s'ils eussent attendu un petit mot de Janine. Le regard de José furetait dans tous les recoins comme s'il allait la trouver.

Lorsqu'il prit le volant, bien qu'il n'eût bu qu'un pastis et une coupe de champagne, Crémadès se sentait un peu somnolent, peut-être parce que la tension s'était un peu relâchée. Dès qu'il était seul, il repensait à la disparition de son épouse. Peu de temps avant l'agression de sa femme, Crémadès avait fait l'acquisition d'une Mercedes presque neuve, rêve de toute une vie. La veille, la vieille Renault Clio de Janine était tombée en panne. Avec beaucoup d'appréhension et après une foule de recommandations de son mari, ce fut donc avec la voiture neuve qu'elle alla prendre son service d'infirmière-chef à l'hôpital Nord de Marseille. Petite bonne femme courageuse, Janine était ai-

mée de tout son personnel et de tous ses malades dont certains lui envoyaient encore des fleurs ou des chocolats, plusieurs années après leur hospitalisation. Son boulot, c'était sa vie, avec son José. Son seul regret était de ne pas avoir eu d'enfant mais elle se consolait en donnant toute son affection aux petits malades du service. Il ne lui manquait que deux mois pour partir en retraite, profiter enfin de la petite maison qu'ils avaient achetée à la Roque d'Anthéron depuis que José avait pris sa retraite d'officier de Gendarmerie.

Janine avait quitté l'hôpital vers vingt et une heures sous une pluie soutenue. Le passage qui va suivre relate ce qui avait dû se passer puisque Janine ne put jamais le raconter.

José savait que sa femme n'aimait pas conduire sous la pluie et encore moins de nuit sur l'autoroute. Plutôt que de redescendre vers Saint-Antoine pour prendre l'accès à l'A51, déjà dangereux par beau temps, elle avait pris la vieille nationale 8 qui enfle tranquillement les villages jusqu'à Aix.

On avait retrouvé son corps au bord du trottoir peu après Septèmes, dans une portion peu fréquentée. La Mercédès avait disparu mais non loin de Janine gisait le corps d'un jeune à qui il manquait l'arrière de la tête, ce qui évita de se poser des questions sur son état de santé. Janine avait été conduite à l'hôpital Nord tout proche mais tous les efforts pour la ramener à la vie avaient été vains : une hémorragie cérébrale massive l'avait terrassée.

Par un drôle de hasard, une caméra de surveillance avait filmé tout le drame : dans ce tronçon droit, un homme jeune zigzaguait sur le trottoir, la capuche sur la tête, empruntant fréquemment la chaussée. Quand la Mercédès parvint à sa hauteur, roulant presque au pas, il s'affala littéralement sur le capot. Certainement méfiante, Janine ne bougea pas. José lui avait dit cent fois : « si tu écrases quelqu'un, tu auras toujours tort ». Effectuant une marche arrière, elle tenta sans résultat de se débarrasser de l'intrus. Elle attendit encore quelques secondes puis quitta son volant. Se ravisant,

elle retourna au tableau de bord, vraisemblablement pour enlever les clés du contact. À ce moment, un autre homme surgit d'un endroit hors du champ de la caméra et se dirigea droit vers l'habitacle. D'un revers de main, il écarta Janine qui déjà prenait le large. Jusque-là, scénario classique du « car-jacking ». Mais l'homme, ne trouvant pas la clé, se rua sur Janine qu'il poussa si violemment que ses pieds décollèrent du sol. Sa tête heurta rudement la bordure du trottoir. Elle resta inanimée pendant que l'homme la fouillait. Ayant trouvé la clé, il put enfin faire démarrer la voiture. L'autre homme, réveillé comme par magie, se précipita pour prendre la place du passager. Un éclair éblouit alors la scène : le conducteur venait de tirer à bout portant dans la tête du comparse dont le corps fut projeté en arrière comme un chiffon sale par un coup de mistral. Le meurtrier fouilla rapidement le mort pour le délester certainement du salaire de sa prestation.

Puis la voiture quitta l'endroit à vive allure. Tout le long de l'autoroute en direction

de l'Italie, chaque radar l'avait flashée systématiquement. Après, on avait fini par perdre sa trace mais il était clair qu'en quelques heures, elle était déjà aux frontières de l'Europe de L'Est.

La pluie avait rendu les images un peu floues. Le mort était méconnaissable et rien sur lui ne permettait de l'identifier. En revanche, grâce aux géniales bidouilles des services, on avait réussi à obtenir un portrait assez net du tueur. Savoir à quoi ressemble un homme ne signifie pas forcément qu'on puisse l'identifier. Aucun nom, aucun indice. En revanche, on trouvait aussi sa silhouette dans une affaire de vol de mineurs venant d'Albanie. Mais personne n'avait révélé son nom et la police n'avait pas réussi à le loger.

Habituellement, dans les vols de « car-jacking », on n'avait qu'à déplorer la disparition de la voiture et quelques bleus seulement. Là, il y avait deux morts au tapis, avec une rapidité et une violence insoutenables. C'est dire qu'ici on avait affaire à des bêtes apocalyptiques qui n'hésitaient pas à s'éliminer entre elles, de ces pros du crime

et du vol qui s'abattent sur nous comme une bande de vautours sanguinaires ou comme la vérole sur le bas clergé, comme on disait dans le temps.

Dans les jours qui suivirent, José fut complètement décérébré, un vrai zombie. Il tournait en rond sans savoir que faire ni où s'asseoir, insensible à tout ce qu'on pouvait lui dire. Un seul homme réussit à lui apporter du réconfort : le commissaire Michaud dirigeant le service chargé de ces affaires au SRPJ de Marseille. Ce fonctionnaire fit preuve d'une sollicitude, d'une patience et d'une écoute hors norme. Il tint informé Crémadès de tout progrès de l'enquête, n'hésitant pas à lui rendre visite ou à le recevoir au bureau. Bien sûr, ça ne lui ramenait pas Janine, mais ça le consolait de croire que ces saloperies finiraient bien par payer un jour leur forfait.

Au détour d'un virage de la route de Rognes, cramponné au volant de sa Logan, qu'il avait achetée comme pour se punir du rêve Mercédès, il aperçut soudain, dans la

lueur des phares, l'éclair d'un catadioptré un peu en contrebas de la chaussée. Drôle d'endroit pour garer une voiture, surtout à cette heure, pensa-t-il, ou encore un débris de bagnole qu'on a jeté dans la nature. Ses réflexes d'officier de gendarmerie reprenant le dessus, il stoppa un peu plus loin et fit marche arrière. Il voulait en avoir le cœur net et, en bon maniaque, trouva facilement sa lampe torche, rangée à l'endroit adéquat dans son coffre, comme tout le reste des outils.

Le véhicule en contrebas était une grosse moto allemande, couchée sur le flanc. « Et le motard ? », s'étonna Crémadès. Le faisceau de la torche éclaira un peu plus loin un corps inanimé étendu au bas d'un gros pin. — Holà ! Hé ! osa demander Crémadès en se penchant sur le motard.

Il n'essaya pas de toucher le corps de peur d'aggraver d'éventuelles blessures. Il observa attentivement le blessé et finit par conclure que l'homme était vivant mais certainement dans le coma. Déjà, son autre

main actionnait son portable pour demander les secours. Il hésita entre la gendarmerie de Lambesc et celle de la Roque mais choisit finalement cette dernière car il y connaissait tout le monde.

— Demandez un hélico, conseilla-t-il, je crois bien qu'on a affaire à un poly trauma. Une de ses jambes a une drôle de forme et il est dans le coma.

— Bouge pas ! On arrive !

Le corps étant allongé au trois quarts sur le côté, Crémadès s'enhardit tout de même à soulever la visière fêlée du casque, avec d'infinies précautions. Le blessé respirerait certainement mieux ainsi, pensa-t-il. Il éclaira son visage.

— Merde ! s'exclama-t-il, mais c'est Michaud ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il ne méritait pas ça, le pauvre !

Sa découverte lui fit l'effet d'une décharge électrique. D'un coup, la disparition de Janine avait été comme aspirée en arrière dans le temps. Il savait que le commissaire habitait les environs de Rognes et

supposa qu'il devait rentrer chez lui. Sa reconnaissance envers cet homme était si grande qu'il attendit désormais les secours avec une réelle anxiété et presque du chagrin.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, nom de Dieu ! s'énerma-t-il, je ne veux pas qu'il meure, moi !

Il valait mieux se rendre utile au lieu de se lamenter : « Allez ! Fais quelque chose, bouge-toi, abruti ! ». Ses vieux réflexes professionnels reprenant le dessus, il se mit en devoir de découvrir les causes de l'accident, si c'était possible. Il remonta sur la route et sa lampe éclaira des traces bien nettes de freinage qui prenaient la direction du talus puis se perdaient dans le tapis d'aiguilles de pin.

— Ça fait combien de temps qu'il est là ? se demanda-t-il à haute voix.

Un « patron » n'a pas vraiment d'heure pour rentrer chez lui mais le moteur de la bécane étant froid, il avait dû s'écouler une heure au moins depuis l'accident. Sous le

puissant faisceau de sa torche, Crémadès scruta attentivement le côté visible de la moto : on ne pouvait y relever aucune éraflure, aucune trace de choc. À lui seul, il lui était impossible de relever le lourd engin pour examiner l'autre côté. En revanche, la jante avant était déformée et Crémadès releva une belle trace de caoutchouc sur un bloc enterré, à moins d'un mètre de l'engin. Remontant sur la route, le scénario de l'accident lui apparut alors clairement :

Michaud avait commencé à freiner sur la route puis avait continué en balançant son engin dans le fossé. Là, le freinage avait été sans effet, les pneus glissant sur les aiguilles de pin. La roue avant avait percuté le bloc enterré, stoppant net la moto. Michaud avait été éjecté pour effectuer un beau vol plané avant de s'écrabouiller par terre. Par terre ? Non, puisque sa combinaison n'en portait aucune trace ; à la vitesse résiduelle, peut-être cinquante kilomètres heure, il aurait dû littéralement labourer le sol. Crémadès éclaira encore la trajectoire et finit par comprendre que le pauvre Michaud s'était

carrément encastré dans le tronc du gros pin qui se trouvait à cinq mètres. Une rapide vérification sur la combinaison confirma l'hypothèse : les genoux étaient profondément râpés, ainsi que les coudes. Nul doute que la fêlure de la visière résultait aussi du choc contre l'arbre. À cinquante à l'heure minimum, ça suffisait largement pour briser un bonhomme.

Crémadès s'agenouilla près du corps et constata avec soulagement qu'il respirait toujours mais très faiblement.

— Pourquoi avoir quitté la route ? demandait-il à voix haute, même s'il n'attendait pas de réponse de Michaud, vous avez eu un malaise ?

Le freinage persistant collait mal avec cette hypothèse : en cas de malaise, Michaud serait parti doucement dans le décor. Au lieu de cela, il avait essayé d'éviter un obstacle, c'était sûr, peut-être un sanglier, il en passait souvent par là... Il éteignit sa torche et s'assit en tailleur, attentif au moindre bruit de moteur.

Bientôt, il perçut le « fla, fla, fla » caractéristique des pales de l'hélico et les fleurs bleues des gyrophares illuminèrent le paysage. Il se précipita au bord de la route et, torche allumée, fit de grands signes pour signaler la position.

Ses collègues ne l'autorisèrent pas à monter dans l'hélico avec le blessé, il en demandait vraiment trop. L'engin s'éleva rapidement dans les airs et, piquant du nez, prit la direction du sud vers Marseille.

Parvenu à la Roque, Crémadès se laissa tomber tout habillé sur son lit et se mit à repasser dans le noir ce qu'il venait de vivre. Il se surprit à faire une espèce de prière pour la vie de Michaud et sentit une larme couler le long de sa tempe. L'accident de Michaud venait de faire ressurgir le meurtre de sa femme, une grosse bulle de chagrin vint crever à la surface, du fond de sa solitude. Cela lui fit du bien, finalement. « Fais aux autres tout le bien que tu voudrais qu'on te fît à toi-même ». Cette phrase, souvenir de son éducation religieuse, il se promit de la met-

tre en pratique en faveur du commissaire
Michaud. Dès demain, il serait auprès de lui.

2

L'intro de « Jumpin' Jack flash » fit vibrer le Smartphone de Volpi. Le jour, cette sonnerie était sympathique et rappelait des souvenirs mais, en pleine nuit, c'était une véritable cause d'infarctus.

— Tu pourrais changer de sonnerie ! C'est pénible à la fin ! bougonna Gilda en enfouissant sa tête dans l'oreiller.

Volpi saisit l'appareil en maugréant une bordée d'injures. L'écran allumé montrait la photo de Sylvia.

— Eh ben ! Décroche, nom de Dieu ! s'énerva Gilda.

— C'est Sylvia ! Qu'est-ce qui lui arrive ? Al-lô ?

Un seul mot suffit à Volpi pour comprendre, au son de la voix de sa copine d'enfance, qu'elle avait de graves problèmes. Il la considérait comme sa sœur, avait grandi avec elle boulevard Oddo, à Mar-

seille. Une nuit de déprime, alors que Volpi avait perdu sa femme et que Sylvia s'était fait larguer par son premier mari, ils avaient eu ensemble un moment bleu sans ternir leur pure et profonde amitié.

— Gino ! Je suis à la Timone ! gémit Sylvia. Serge a eu un accident hier soir avec la moto. Viens, je suis toute seule, morte d'inquiétude. Personne ne veut me dire quoi que ce soit ! Viens, je t'en supplie... je vais craquer.

A SUIVRE.....